

CONCOURS D'ÉCRITURES SHERBROOKOISES 2020

VOLET JEUNESSE

TEXTE FINALISTE

Les mailles se resserrent

par Soën Machon

« Sir, sir » dis-je en secouant la masse de graisse qui était affalée sur la moquette.

À en juger par l'état de la pièce, le comte Ivan de Gbuinpeutro, troisième du nom, avait encore bu comme un trou. Il faut dire qu'il pouvait s'enivrer des meilleurs alcools du monde en quantité infinie car son père était banquier dans une multinationale et sa mère, une médecin reconnue dans le monde entier.

Certaines personnes comprenaient le comportement d'Ivan car son père était, si l'on en croyait les rumeurs à son sujet, noyé dans un trafic douteux d'import-export, et sa mère n'avait jamais été là pour lui. Il avait passé toute son enfance avec des gardiennes qui ne le gardaient pas vraiment et qui profitaient de la gracieuse somme d'argent que les parents versaient sur leur compte. Maintenant, Ivan était le deuxième homme le plus riche du monde. Mais aucun policier n'était jamais parvenu à prouver d'où provenait tout cet argent, et c'est sûrement parce que tous les policiers qui avaient essayé avaient soudainement renoncé et étaient devenus étrangement riches.

Pour Ivan, rien n'existait à part sa petite personne et il croyait que s'il mourrait le monde s'effondrerait. Il traitait ses domestiques comme du bétail mais on ne se plaignait pas car sinon on pouvait mourir d'un « accident ». De plus, le comte était tellement paranoïaque qu'il pouvait savoir si le moindre brin d'herbe bougeait sur sa propriété tant il avait fait installer de dispositifs de surveillance. Par ailleurs, il se sentait tellement menacé qu'il avait engagé un gouteur pour chaque repas; on était tous conscient qu'il frisait la folie. Tous ses employés étaient soit d'anciens pickpockets pris sur le fait en train d'essayer de le voler et contraints de

le servir sous peine d'être livrés à la police, soit des gaillards pas louches qui s'étaient fait arnaquer. Le comte les faisait chanter en menaçant de donner leurs dossiers à la police. Les seules personnes en qui il avait vraiment confiance étaient ses deux gardes du corps, des jumeaux qui le suivaient où qu'il allait.

Malgré toutes ces mesures de sécurité, il n'avait toujours pas deviné que j'étais le 007 à la solde de la DSGE, autrement dit la **D**irection **G**énérale des **S**ervices **E**xtérieurs soit les espions français. Il fallait dire qu'avec mon mètre 80 et mes 15 ans, je n'en en avais pas l'air. La seule anomalie qui aurait pu me trahir était ma condition physique car j'étais plutôt musclé pour quelqu'un de mon âge. Mais bon, j'étais supposé être un voleur de rue qui s'était pris au piège de Gbuinpeutro.

En fait, on pouvait comparer le comte avec une araignée car il était gros et laid comme elle, mais aussi, car sous son visage hideux qui était une fusion de mépris, de dégoût et d'arrogance, se cachait un personnage aux pièges insurmontables. En effet, il tricotait les mailles de son piège avec une dextérité incroyable puis les refermait autour de sa victime. C'était supposément comme ça qu'il m'avait fait chanter. Tout cela pour dire que c'était un as dans sa matière, mais moi aussi, dans la mienne. C'était utile car il fallait dire que, même si tous les employés étaient dans la même galère, on ne pouvait compter sur aucun élan de camaraderie. Hé oui, si jamais les gardes me surprenaient, ils étaient prêts à tout pour s'octroyer les bonnes grâces du comte. Donc si je me faisais pincer, j'étais bon pour qu'il m'arrive un « incident » de voiture. Cependant, il aurait fallu qu'ils jettent plus qu'un coup d'œil dans ma chambre pour réussir à me griller.

Qui aurait pu se douter que certains de mes vestons-cravates étaient équipés d'un micro et d'autres d'une caméra ou encore que mes tubes de crèmes étaient remplis de divers produits pour des usages autres qu'esthétiques. Et que dire de mon cellulaire rempli de gadgets dignes de James Bond. Par mesure de sécurité, car on n'est jamais trop prudent, j'avais caché des objets utiles en cas de danger, de lutte et de fuite. Mais le clou du spectacle était les six objets suivants : un pistolet Liliput 1925 calibre 6,35 mm d'origine allemande muni d'un silencieux; un autre pistolet un peu plus gros, précisément un SIG Sauer P226 semi-automatique, arme de poing, d'un noir d'une nuit sans lune; un couteau de lancer à lame rétractable; une radio

camouflée en plateau de service; une cigarette qui envoie un somnifère avec différents temps d'endormissement; des micros déguisés sous la forme d'objets divers. Ces derniers étaient cachés à des endroits pas très compliqués comme dans une fausse bouteille parmi les dizaines de vraies car on m'a dit, un jour, que la meilleure cachette était souvent la plus anodine. Ainsi, la plupart des gens n'allait sûrement pas fouiller au fond d'un sucrier, mais plutôt dans les lampes ou je ne sais où. Le couteau de lancer était mon arme de prédilection car s'il était léger, il était encore plus maniable. D'aussi loin que je m'en souviens, c'était la première arme avec laquelle je m'entraînais car j'avais commencé dès que je pouvais la tenir. Malheureusement, ça ne serait pas l'arme qui tuerait le comte Ivan car il était destiné à mourir d'un accident.

Comme vous avez pu le constater j'étais spécial mais ce qui me le rendait encore plus, c'était que je ne savais même pas qui étaient mes parents et, encore moins, si j'avais des parents.

En fait, tout ce que je sais, c'est que je fais partie de l'opération O...

— Alex, mais où es-tu donc, espèce de sale feignant?

Et flûte, le contremaitre.

— Ici, ici. J'ai bien mérité ma pause, non?

— Non, tu as encore une liste de tâches tellement remplie qu'elle est en noir.

— Oh ça va, répliquai-je d'un ton négligeant, je suis pas le seul gars qui s'est fait prendre au piège par cette ordure de comte.

À cet instant, je me demandai si je n'avais pas poussé le bouchon un peu loin car je voyais le contremaitre fulminer de rage, mais je décidai d'en remettre une couche.

— De toute façon, je ne sais pas comment il a pu tricoter les mailles de son piège pour que je tombe dedans vu qu'il boit comme un trou.

— Là, tu es allé trop loin, dit-il en me donnant un coup poing fulgurant en pleine face. Je fis exprès de ne pas esquiver pour ne pas le contrarier encore plus.

— Maintenant tu respectes Sa grandeur le comte Ivan, se força-t-il à dire, car il savait que la villa était truffée de micros et qu'il voulait faire bonne impression.

Par ailleurs, si le comte n'était pas en train de cuver son alcool, j'aurais le droit à une sévère correction que le contremaître se ferait un plaisir de m'administrer.

— Bon, j'espère que tu as compris la leçon, sinon je me ferais un plaisir à te la réapprendre, dit-il sur un ton méprisant.

Il rajouta :

— J'ai toujours voulu être prof, moi, et ce que je préfère, c'est la correction.

Puis il se retourna, vit Alice et devint tellement blême que s'il s'était caché dans la neige, jamais on ne l'aurait retrouvé. Alice était une personne charmante, mais elle pouvait se mettre très en colère dès que l'on touchait à son petit protégé, en l'occurrence, moi.

Quand je suis arrivé à la villa, je n'avais que treize ans, comme elle des années plus tôt, et elle ne voulait pas que je souffre autant qu'elle. Mais fort heureusement, elle ignorait tout de ma vraie nature même si c'était la personne la plus rapprochée de moi. En temps normal, le contremaître aurait vu sa vie défiler devant ses yeux mais, là, il savait qu'on n'avait pas le droit de s'en prendre à lui. Alors, il s'en alla d'un air guilleret comme si de rien n'était.

— Ah le crétin! dit Alice, très en colère.

— Je suis d'accord avec toi, mais la vengeance est un plat qui se mange froid, dis-je d'un ton qui en disait long.

Après ma remarque, le silence était omniprésent dans la pièce, plus personne ne parlait puis ce fût Alice qui le rompit :

— Bon, c'est pas tout ça mais tu as une blessure à soigner et il ne faut pas que ça s'infecte.

En effet, je saignais abondamment, en plus c'était mon veston micro.

Au moment où j'écris ce texte, je suis sur le point de me faire prendre. Il y a des signes qui ne trompent pas, comme l'attitude de plus en plus dubitative du comte et des visites fréquentes et « illégales » de celui-ci dans ma chambre. De plus, il ne me laissait plus faire le ménage dans son bureau, de peur que je ne découvre quelque chose d'illicite, même si tout était dans son coffre. En parlant de celui-ci, il faut que je le perce avant d'être pris dans son piège fatidique qu'il resserrera lentement mais inexorablement. Malheureusement, je n'avais pas prévu cette éventualité et, donc, je n'avais pas pris les outils pour. Heureusement, j'avais en tête une petite idée de comment faire comme je l'avais vu dans un film. Tout ça pour dire que pour l'instant cela ne s'annonçait pas très bon pour moi. Pas question d'abandonner la mission, surtout que j'étais sûr que j'étais sur le point de découvrir quelque chose d'extravagant. Pour cela, il ne fallait pas dire à mes supérieurs que la situation actuelle était médiocre. C'est pourquoi, lors de la dernière conversation via mon cellulaire crypté, je leur avais menti pour leur dire que la situation allait pour le mieux. C'est ainsi que j'avais plongé dans les problèmes et que maintenant j'en avais jusqu'au cou et bientôt ce sera jusqu'à ma tête et je ne pourrai plus respirer.

Ça y est. On est LE soir où je dois cambrioler le coffre. En effet, le comte avait organisé une soirée avec des amis, enfin, avec d'autres barons de la drogue. Il allait donc être occupé ce soir-là. En plus, j'avais réuni tout ce qui était nécessaire à ma réussite et, cerise sur le gâteau, j'avais averti le haut commandement que l'opération allait se dérouler ce soir. Les gradés m'ont aussi dit, sur leur ton très charmant, que si ça foirait, ils ne pourraient pas m'aider.

En fait, depuis tout petit, je savais que je me faisais berner mais je ne protestais pas. Pourtant, il y a peu, je m'étais mis à réfléchir sur ma vie, et c'est pourquoi comme monsieur Alain, mon supérieur direct, s'obstinait à ne pas me donner de réponse, j'avais pété un câble. J'étais, à dix ans juste, entré par effraction dans une des salles les plus sécurisées du gouvernement (merci Pierre, mon prof de crochetage et de technique « d'invisibilité »). Rien de moins. Malheureusement, je n'avais pas pensé que le chien n'aimerait pas les jujubes goût saucisse achetés sur internet (on fait avec ce qu'on a !) et aux conséquences que ça impliquerait. En même temps, ça m'avait appris une chose : les personnes monotones à la télé, qui disent que les produits sur internet sont de mauvaise qualité, ont peut-être raison. Tout ça pour dire

que je m'étais fait prendre de la manière la plus ridicule possible. Le chien, un doberman massif, m'avait tenu en respect, avait aboyé comme un fou et je n'avais pas pris mon pistolet tranquilisant. C'est Gabriel, mon imbécile de « camarade » qui m'avait retrouvé comme ça. Gab était le fils d'un magnat du pétrole. Contrairement à son père qui était un homme honorable, il faisait plutôt partie de la catégorie mitigée des « fils à son papa mais à qui son père ne prête pas attention ». Gabriel avait mystérieusement disparu et personne ne l'avait retrouvé. La vérité, c'est qu'il s'était fait recruter par la DGSE, mais seulement parce qu'il était le fils d'un homme important et non pour ses qualités. En plus, c'était un trouillard. Donc quand il m'a vu, il s'est dépêché d'avertir son chef. Dans l'action, j'en oublie complètement le chien et celui-ci me saute dessus et m'étouffe. Échec total de la mission que je m'étais dit d'accomplir. En conséquence, les hauts gradés, plutôt que de m'envoyer dans une mission brève mais avec de l'action (ce sont mes préférées), avaient décidé de m'envoyer dans une longue et monotone tâche, c'est-à-dire : celle-ci. Ça faisait deux ans que j'étais dessus, deux ans que j'espionnais le comte. Au bout de tout ce temps, j'avais réussi à ramasser une quantité phénoménale de preuves l'incriminant mais, malheureusement, rien de définitif. Malgré toutes les précautions qu'il prenait, il égarait toujours un petit papier par-ci par-là. Ils étaient souvent codés ou explicatifs comme : « Sois prêt, je viens chercher les prunes demain. ». Mais il y a une semaine, j'avais ramassé un papier et je l'avais mis dans ma poche, pile au moment où le comte entra dans son bureau. Depuis il se méfiait de moi.

Nous voici rendus le soir. Il fallait juste que j'aille chercher cinq litres d'eau et quelque chose d'autre de très spécial. Étala sur le papier, le plan avait l'air assez simple et je l'avais répété au moins une dizaine de fois : je neutralise le garde puis je le cache au su et à l'insu de tous, ensuite j'appelle la sécurité en me faisant passer pour le garde et je leur dis : « je vais aux toilettes, venez me remplacer ». Avant qu'un autre garde arrive, je pénètre dans la place et ensuite je fais péter et après... Ben, après, j'improvise.

J'armai mon pistolet tranquilisant et pris trois grandes respirations « Calme toi, Alex, c'est comme à l'entraînement sauf que tu peux te faire tuer; il n'y a presque pas de différence ». Je sortis de la pièce et mis le panneau : « ne pas déranger sinon ça va mal aller ». Mince! Des gardes! Ce n'était pas prévu dans le plan, ça. D'un geste rapide, je cachai mon revolver en me disant que le comte était juste un peu plus méfiant. J'étais à cent lieues de me douter de ce qui

se tramait. Puis, me faufileant plus discret qu'un chat le long du mur, j'aperçus une caméra de surveillance. Les mots de mon maître de la discrétion me revinrent soudainement en tête. Je devais avoir neuf ans alors : « Quand tu es face à une caméra, trouve son angle mort plutôt que de la désactiver car sinon il y aura toujours une trace de ton passage. ». Je sortais de ma poche le joujou que l'on m'avait donné : du papier alu. Ce métal avait la particularité d'augmenter les ondes. Alors que je tapissais les alentours de la caméra, je m'imaginai les gars qui étaient derrière leurs écrans et les caméras qui faisaient n'importe quoi car leur système était déréglé. Ainsi, pendant que je semais la zizanie, personne ne se doutait que je me dirigeais vers la salle des coffres. Soudain, un détail me frappa en pleine face. Normalement, un garde aurait dû descendre pour voir ce qui n'allait pas, mais il n'était toujours pas là. Bon, ce n'était pas grave, il devait juste être endormi.

Après quelques instants, je me retrouvais devant le coffre et sortis le matériel nécessaire à sa démolition. Premier ingrédient : de l'eau. Ensuite, un entonnoir puis l'ingrédient secret. Comme pour chaque coffre-fort, il y avait une serrure. À l'aide de mon entonnoir, j'introduisis l'eau dans cette dernière puis y rajoutais de l'azote liquide, mon ingrédient secret pour ceux qui ne suivent pas. Ce dernier mélangé avec de l'eau donne instantanément de la glace. Comme la glace prend plus de place que de l'eau liquide, le verrou explosa.

Juste au moment où la porte céda, un rire à la fois surpris et franc explosa dans la salle. En me retournant, je vis la dernière personne sur qui je pensais tomber, le compte Ivan.

— Franchement, bravo, s'exclama-t-il.

Il était accompagné de cinq gardes du corps ainsi que trois autres personnes armées qui devaient être ses invités. Je savais maintenant pourquoi tout ça avait été trop facile depuis le début; c'était un piège.

— Comment saviez-vous que je viendrais ici? dis-je en déglutissant avec peine.

— Oh, répliqua-t-il, mais c'est tout bonnement simple. Il faut juste être patient. En effet, j'ai envoyé mon meilleur agent récupérer ce dont j'avais besoin dans votre chambre.

— Et c'est quoi? demandai-je, sûr que rien ne pouvait me trahir.

— Ceci! s'exclama-t-il, triomphant.

Il souleva alors un objet bien familier.

— Mon journal intime!

— Eh oui. En plus, mon meilleur agent devrait arriver.

Comme pour souligner ses dires, Alice entra dans la pièce, un sourire malicieux aux lèvres. Voyant que je serai de toute façon prisonnier, j'élaborai un plan de secours.

— Dépose ton arme au sol puis fais-la glisser, m'ordonna-t-il impétueusement.

Ce que je fis d'une main pendant que l'autre cachait du mieux que je le pouvais mon couteau dans ma botte.

— Fouillez-le! On ne sait jamais.

— Pitié, pitié, marmonnais-je.

Quand les deux pitbulls s'approchèrent, je me décontractai pour faire croire que je n'avais rien à cacher. Après une rapide fouille du corps, ils découvrirent que j'avais caché un petit explosif. Ces deux nigauds ne se doutaient pas que c'était juste pour détourner leur attention. En effet, lorsqu'ils l'eurent trouvé, ils revirent vers leur chef sans regarder si j'avais autre chose.

Heureusement, ils n'avaient pas commencé par le bas du corps mais par le haut. Franchement je ne sais pas si c'est la chance ou si mes pieds sentaient si mauvais que ça.

Dès que je découvris ma cellule, je sus que l'évasion allait être difficile.

— Vous voulez vraiment m'incarcérer là-dedans? demandai-je au gardien.

— C'est tout ce que méritent les gars de ton espèce, postillonna-t-il.

Puis, d'un geste rempli de mépris, il me cracha à la face.

La « cellule » était en fait un trou de cinq mètres à même le sol, sûrement causé par l'érosion car les parois étaient toutes lisses. De plus, cette prison était d'une forme toute singulière. En effet, elle ressemblait fortement à un cône, ce qui rendait toute escalade impossible. Pour finir, ils avaient mis en poste des geôliers armés de fusils qui tiraient des balles de caoutchouc. Ces armes étaient normalement utilisées dans les prisons en cas de bagarres.

Alors que je me demandais comment descendre, on me poussa violemment dans le dos. Emporté par mon élan, je tombai tête première dans le trou et, comme celui-ci était mince, mon épaule racla rudement la paroi ce qui m'arracha un cri de douleur. Alors que je pensais me fracasser en bas, une robuste paire de bras amortit ma chute. Ils appartenaient à l'autre prisonnier qui était là.

— Me... mer... merci. Sans vous, je serais paralysé à l'heure qu'il est, bégayais-

je. - Pas de quoi, me répondit un gros gaillard à l'allure athlétique.

— Où sommes-nous? dis-je en reprenant peu à peu mes couleurs ainsi que mon assurance. - Dans le seul endroit au monde où tu ne pourras jamais t'échapper vivant.

— Normal, on ne peut pas s'échapper si on est mort, osais-je répliquer.

Moi et ma grande bouche.

— Hahahahahahah !

Le rire tonitruant du colosse résonna dans la grotte.

— Tu me plais déjà, p'tit.

Comme je n'avais pas l'intention de moisir ici très longtemps, c'était super de s'être déjà fait un allié.

Tout cela s'est passé il y a maintenant deux semaines. Depuis j'ai appris qu'il s'appelait Zéli, il avait 25 ans et... et c'est tout, car même s'il était jovial, mon ami à la peau claire, aux cheveux châtain et aux yeux verts changeait de sujet dès que l'on parlait de son passé et moi, je faisais de même. Depuis qu'on se connaissait, on préparait un plan et, enfin, ce soir on l'appliquerait. Ça avait mis longtemps car il fallait faire un calendrier des tours de gardes.

Il était 19h, la comédie allait pouvoir commencer.

— Eh, monsieur le contremaître, mon ami est malade.

En effet, Zéli était en proie à des « vomissements ». Lorsque le contremaître le vit, il décida de descendre à l'aide d'une échelle de corde pour voir. Puis, tout en me tenant en joue, il donna un coup de pied dans les côtes de mon ami et dit « C'est tout ce que les traîtres dans ton genre méritent », puis il repartit.

Seulement, il ne fit pas deux pas qu'il s'écroula dans un gargouillis, raide mort, mon couteau en travers de sa gorge. Alors que Zéli déshabillait le geôlier pour mettre ses vêtements, je ramassais le pistolet tranquilisant ainsi que le fusil à caoutchouc, et lui lançais ce dernier. Ainsi prêt, il me fixa des menottes, mais pas trop serrées, pour m'en défaire en cas d'urgence. Puis nous montâmes l'échelle et la cachâmes ailleurs. Ensuite, nous nous rendîmes directement au bureau du comte où étaient mes affaires. Sans problème, jusqu'à ce qu'un gars nous intercepte avant notre destination :

— Qu'est-ce que tu fous ici avec ce môme?

Ce fut Zéli qui répondit, impératif :

— On doit aller voir Ivan.

Sur ce, il nous laissa passer. Quand on arriva devant le bureau, son jumeau nous interdit de passer, mais ce problème put se régler sans la moindre accroche grâce au don de persuasion de mon camarade, toujours déguisé en garde. Il nous ouvrit la porte après avoir appelé le comte. Alors qu'on entrait, on fut immédiatement soulagés de ne pas voir de caméra. En effet, le comte était trop vaniteux pour se laisser observer. Un geste circulaire de la tête me permit de découvrir mes affaires posées sur une table et on n'avait pas l'air de les avoir touchées. Je m'empressais de dissimuler le tout sur moi. Fins prêts, nous entrâmes dans la pièce où travaillait Ivan. Cette ordure pianotait sur un ordi de haute gamme tout en buvant du whisky.

— Voici le prisonnier, il voulait vous parler.

Alors qu'il s'approchait de lui pour lui masquer la vue, je versais délicatement, dans sa flasque de whisky, un peu de poison qui ferait croire à un arrêt cardiaque. Puis, je lui racontais tout un baratin à propos de renseignements bidons. Nous ressortîmes comme si de rien n'était.

Juste avant de refermer la porte, je vis Ivan se resservir dans sa bouteille. Ensuite, nous nous dirigeâmes vers l'héliport. Soudain l'alarme fut donnée. Le seul qui pouvait le faire était le comte, ce qui voulait dire qu'il n'était pas mort, du moins, pas encore, il fallait attendre que le poison fasse effet.

Enfin, tout est bien qui finit bien. Nous sommes arrivés à nous échapper à l'aide d'un hélicoptère vers la base. On m'a proposé une augmentation (à 15 ans, c'est pas mal) et on m'a demandé ce que je voulais. Je me suis empressé de leur dire que je voulais que Zéli fasse partie de mon équipe et ils ont dit oui.

Ah, j'allais oublier, je crois que je ne mérite pas tout ça car j'ai découvert ceci dans ma poche : « Tu t'es loupé, mais bien joué quand même, petit. Cordialement, le comte Ivan ».